

# Bérénice de Racine au Théâtre Equilibre. Guy Cassiers: «Je me suis concentré sur le caractère universel de l'amour»

23.10.2025 Ghania Adamo

Le metteur en scène belge Guy Cassiers présente à Fribourg, au Théâtre Equilibre, Bérénice de Racine. Une production de la Comédie-Française, avec dans le rôle-titre la très subtile Suliane Brahim.

Il existe dans le théâtre classique des répliques cultes qui distinguent une pièce et en résument le contenu de façon lapidaire. Bérénice, de Racine, en compte une. Tout est dit en quatre alexandrins, que les étudiants de Suisse, de France et de Navarre connaissent par cœur: «Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,/Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?/Que le jour recommence et que le jour finisse/Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice (Acte IV, scène V)». Tourments d'une femme! Bérénice en l'occurrence, reine de Palestine, qui s'apprête à quitter Titus, l'homme qu'elle aime et qui lui avait promis de l'épouser mais qui, devenu empereur de Rome, renonce à ses liens.

L'Antiquité a fourni à la littérature de nombreux héros qui ont inspiré de grands auteurs, et dans leur sillage de grands metteurs en scène. Parmi ces derniers, le Belge Guy Cassiers, dont on a pu voir au Théâtre de Vidy, il y a 3 ans, Antigone à Molenbeek. Relookée, la fille d'Œdipe était alors placée dans l'actualité politique contemporaine, avec en toile de fond le terrorisme djihadiste. A Vidy toujours, Guy Cassiers créera en mars prochain Thésée. Mais en attendant, voici Bérénice, qu'il présente au Théâtre Equilibre, à Fribourg, le 29 octobre. Cette pièce, il l'a créée en mars dernier à la Comédie-Française, avec la troupe de l'auguste maison. Dans le rôle de Bérénice, la lumineuse Suliane Brahim.

Avez-vous pensé à la situation actuelle en Palestine en mettant en scène Bérénice?

Guy Cassiers: Au début oui. Mais par la suite, je n'ai pas souhaité me focaliser sur cet aspect de l'actualité, pensant que ce serait un peu pesant. Bien sûr, Bérénice est reine de Judée, donc la reine d'un pays de l'Est. A ce titre, elle représente une culture différente de celle de Rome, qui la rejette, craignant l'étrangère qu'elle est. J'ai préféré néanmoins me concentrer sur l'amour et sur son caractère universel. Il s'agit après tout d'un conflit amoureux. Lorsque la pièce commence, l'amour a déjà été consommé, il est perdu. C'est la haine entre Titus et Bérénice qui s'installe alors.

« Sans vouloir paraître outrecoûdant, je pense à Emmanuel Macron qui veut se maintenir au pouvoir coûte que coûte »

Au-delà de l'amour, il y a dans la pièce un problème que vous estimez politique: la lâcheté des hommes. Vous dites: «La dérive de nos sociétés, c'est que les hommes de pouvoir sont incapables de décisions claires». A qui pensez-vous?

(Rires) Oh! Sans vouloir paraître outrecoûdant, à Emmanuel Macron par exemple, qui veut se maintenir au pouvoir coûte que coûte. Toutes proportions gardées, c'est là le problème de Titus. Il devient empereur à la mort de son père, une succession normale. Aurait-il pu s'en défaire néanmoins? Peut-être. Mais une fois sur le trône, il lâche Bérénice pour garder le pouvoir. Voit-il les conséquences de son acte? Oui, mais peu lui importe de perdre son intégrité personnelle. Dans la pièce, il devient un être isolé, coupé de son peuple, ignorant ce qui se passe à l'extérieur de son palais. Il est tellement tourné vers lui-même qu'il perd la responsabilité que lui dicte sa fonction.

Vous faites jouer Titus et Antiochus, tous deux amoureux de Bérénice, par le même acteur, Jérémy Lopez. Certains critiques vous l'ont reproché, estimant que cela provoque une confusion chez le spectateur. Que leur répondez-vous?

Pour moi, l'amour que portent les deux monarques à Bérénice n'est pas une question d'incarnation physique. Il s'agit là de deux hommes, distincts certes, mais ils n'en demeurent pas moins la même figure du sentiment amoureux. Au début de la pièce, il est facile d'établir une différence entre Titus et Antiochus; mais plus on avance plus elle s'efface, tant l'amour

exprimé par l'un et par l'autre est similaire dans ses manifestations: mêmes paroles, mêmes élans, même couardise, et surtout même immobilité dans l'action. Les deux hommes représentent une force d'inertie face à une Bérénice battante. C'est elle qui décide de dire adieu à la fin, prenant ainsi l'initiative qu'il faut. Elle n'est pas une victime, contrairement à ce que de nombreuses mises en scène ont laissé croire.

Un buste de femme, installé sur pied, occupe le centre de la scène. Il intrigue. Que faut-il y voir?

A vous de juger!

La chair sous le marbre?

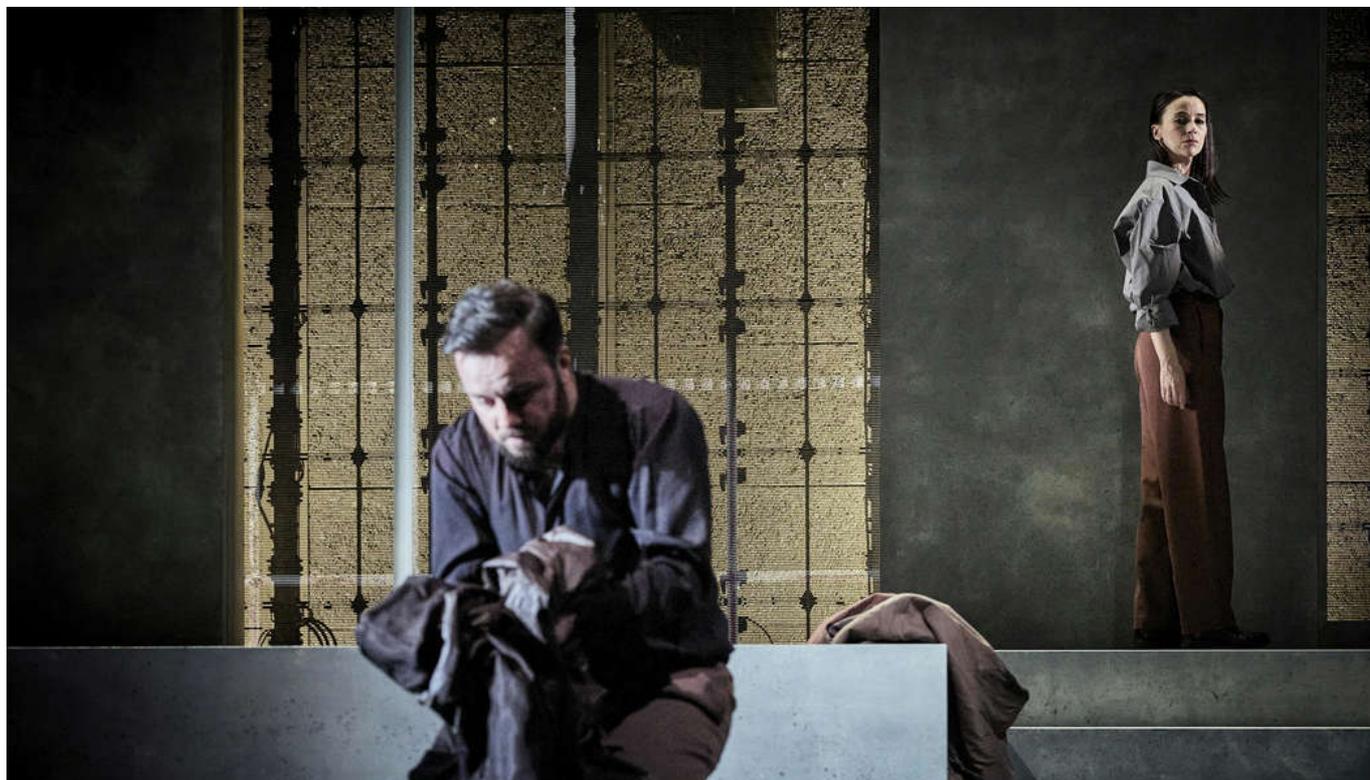
Si l'on veut. Ce buste est une sculpture qui a quelque chose de muséal. Avec le passage du temps, l'amour de Bérénice a subi une érosion, il s'est sédimenté comme dans la formation d'une roche.

Vous parlez d'œuvre muséal. Considérez-vous Bérénice comme un patrimoine culturel?

Oui, dans la mesure où il est souhaitable d'en préserver l'importance, comme on le fait pour les grandes œuvres en évitant de les exposer à un éclairage cru. Pour ma part, j'ai voulu que la lumière de dehors ne vienne pas altérer la valeur de la pièce, qui se joue un peu dans la pénombre.

Un patrimoine peut essaimer. En 2015, Nathalie Azoulai, romancière française, publiait un magnifique roman Titus n'aimait pas Bérénice, situant l'histoire dans notre époque. Pour vous, qui serait Bérénice aujourd'hui?

Question délicate! Je pense à la Vénézuélienne Maria Corina Machado, qui a reçu le 10 octobre dernier le Prix Nobel de la paix 2025. C'est une militante politique, souvent réduite au silence, qui a beaucoup fait pour la liberté dans son pays, et même au-delà. Elle se bat pour l'amélioration de la condition des femmes. Comme Bérénice, elle est un symbole de résistance, mais aussi d'espoir.



Christophe Raynaud de Lage



Guy Cassiers